

Les 16^e Rendez-vous du cinéma québécois

Regards documentaires

Élie Castiel

Number 196, May–June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1998). Les 16^e Rendez-vous du cinéma québécois : regards documentaires. *Séquences*, (196), 9–10.

Les 16^e Rendez-vous du cinéma québécois

Regards documentaires



Turbulences

Si l'on juge par l'assistance aux programmes documentaires de courts et de moyens métrages, nous sommes en mesure d'affirmer que la fréquentation ne battait pas son plein. On peut se demander si la récente tempête de verglas n'a pas eu un effet pernicieux sur les habitudes cinéphiliques des spectateurs. Peut-être bien que les Rendez-vous devraient alors changer de date et avoir lieu à un moment plus propice. Il est même possible que l'événement commence à s'essouffler. Par contre, le public a généralement bien accueilli les films proposés pour cette 16^e édition, d'une grande richesse thématique et, dans l'ensemble, admirablement maîtrisés sur le plan de la forme. Quatre d'entre eux nous ont marqués par leur audace à affronter des problèmes majeurs de société et pour leur prédisposition à susciter les débats.

Sollicitudes

Dans *Livraisons aigres-douces*, on sent que le passage du temps a laissé des souvenirs indélébiles chez ces vieux qui se font livrer leurs repas quotidiens par un groupe de cinq jeunes Montréalais sans emploi. Mais le documentaire de Gary Beitel ne se limite pas à la simple présentation d'un phénomène social. En cinquante minutes, nous apprenons les rouages d'un nouveau métier où rien n'est laissé au hasard. D'autant plus que les participants semblent prendre leur travail à cœur. Pour le symbole *humaniste* qu'il évoque, bien sûr, mais avant tout pour ce que cette fonction représente pour leur propre épanouissement spirituel. La rencontre entre les générations choque parfois, principalement en raison des caprices et des impondérables que le vieil âge impose à l'individu. Mais lorsque le rapprochement se fait comme par miracle entre les deux âges de la vie, le document

de Beitel réussit à communiquer, outre le message social, une force émotionnelle d'une touchante compassion.

De son côté, Sophie Bissonnette s'est penchée sur la question des sages-femmes au Québec et, plus particulièrement, à Montréal. De concert avec les médecins et d'un point de vue strictement médical, ces femmes s'assurent qu'elles ne dépassent pas les limites qui leur sont imposées. Leur force réside dans la *proximité* qui les unit à leurs patientes. De structure traditionnelle, *Près de nous* demeure néanmoins un document nécessaire pour la reconnaissance de ces *femmes*, trop *sages* pour qu'on les oublie.

Bouleversements

Afin de comprendre les mécanismes tortueux qui, depuis quelque temps, transforment les nantis en plus riches et les démunis en plus pauvres, la réa-

lisatrice Carole Poliquin est allée enquêter dans les hauts lieux de la finance. *Turbulences*, est un document d'une urgence capitale. Sans démagogie, d'une rare objectivité, allant droit au but et n'oubliant rien au passage, ce tableau désespéré mais essentiel du nouveau (dés)ordre économique se penche sur le phénomène à la fois complexe et déshumanisant de la globalisation. La force du film réside dans sa structure *démocratique*, en ce sens que tous les points de vue sont privilégiés: ceux d'enseignants ontariens, d'ouvrières thaïlandaises, d'endettés mexicains, de squatters français et de magnats de la finance. Le parti pris de la réalisatrice est certes évident, d'où une ironie qui se dégage de l'ensemble et qui réussit à atténuer un propos au départ d'une étonnante énergie persuasive. À la fois accessible et détonant, efficace et dévastateur, habile et dérangeant, *Turbulences* est le genre de documentaire où la forme importe peu tant que le discours demeure important et critique. Il s'agit du fondement et de la survie même de la démocratie. On n'est donc pas surpris que le film ait obtenu le prix du meilleur moyen métrage documentaire (ex-aequo avec *L'Épreuve du feu*, de Bernard Émond) à ces derniers Rendez-vous.

Si, dans *Turbulences*, Carole Poliquin procède par mouvements rationnels, Bernard Émond, lui, opte pour la voie de l'émotion. Ce qui n'empêche pas *L'Épreuve du feu* d'être un document bouleversant sur la difficulté de recommencer à vivre après un incendie. Entremêlant séquences réelles de sinistres et entrevues avec des pompiers et des ex-victimes, ce film doit sa crédibilité et son originalité à la puissance des propos, en apparence d'une candide simplicité. Les sapeurs-pompiers montrent leur courage, leur détermination et leurs craintes face à un travail qui, en dépit des énormes risques qu'il comporte, leur apporte une grande satisfaction: la possibilité de sauver des vies humaines. Les sinistres parlent principalement des difficultés qu'ils ont éprouvées à assumer leur perte émotionnelle. La mise en scène de *L'Épreuve du feu* étonne: elle est minutieusement préparée comme s'il s'agissait d'une fiction. Cela se note particulièrement dans les séquences avec les sinistres. Un cadrage serré, un angle qui prend ses distances, un gros plan insistant sur un visage meurtri, tous ces éléments montrent à quel point Émond accorde une importance majeure au choc et au désarroi.

Élie Castiel

Fictions: de l'incommunicabilité



@N@

La seizième manifestation des Rendez-vous du cinéma québécois constituait une occasion privilégiée, pour le spectateur, de se familiariser avec les œuvres réalisées par des cinéastes dits *de la relève*. Ainsi, suite à une année où la récolte de longs métrages de fiction a été assez maigre, au Québec, il nous apparaît pertinent de considérer l'apport de jeunes cinéastes dans le domaine mésestimé du court métrage de fiction. Or, nous avons constaté que plusieurs de leurs films traitent du thème fondamental de l'incommunicabilité. Comme quoi, à l'ère des nouvelles technologies et des télécommunications, on ne saurait affirmer que tous les problèmes interpersonnels de l'être humain ont été résolus. Loin s'en faut!

Souvenirs de M. Klimb, de Stefan Miljevic, représente une amusante allégorie portant sur le pouvoir politique dont dispose subitement un clown dans un pays divisé. Le point de départ du récit est la difficulté de communiquer: Klimb croit que ses agissements récents ont été mal interprétés par ses concitoyens. Il éprouve donc le besoin de s'expliquer. On apprécie ce passage subtil de l'univers du rire à celui des politiciens. La fluidité de l'écriture de Miljevic lui permet de jouer adroitement sur la temporalité de l'intrigue (passé/présent). Le cinéaste souligne ainsi la présence de l'incongru et du grotesque en politique.

Jean Châteauvert s'inspire librement des œuvres de Franz Kafka et Patrick Suskind pour mettre en scène *Le Chambreur*, l'histoire d'un homme qui subit une crise de paranoïa aiguë. En utilisant habilement le champ et le hors-champ du récit, le réalisateur parvient à suggérer la dérive

psychologique progressive de son héros. On le voit replié sur lui-même, cherchant désespérément à éviter les contacts avec le monde extérieur. Comment réussira-t-il à échapper à la folie? En s'éveillant... Puisqu'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve!

Moins habile que son collègue, Nadia Simaani n'a pas su donner un ton adéquat à *Femme de rêve*. Jouant sur les stéréotypes qui caractérisent fréquemment les relations entre les hommes et les femmes, elle nous montre deux êtres qui ont transformé leur physionomie afin de se faire accepter, voire de séduire l'autre. Mais la réalisatrice omet de considérer la dimension humaine de ses personnages. En outre, un humour particulièrement puéril enlève toute crédibilité à sa représentation.

Claude Guillemette manifeste plus d'originalité en réalisant *Dans la joie*. Un dimanche matin, à Montréal, un couple de jeunes gens se montre incapable d'éprouver du plaisir. Cependant, il apparaît clair que les amants sont devenus plus lucides par rapport à la vanité de leur existence. Des cadrages insolites, une utilisation adéquate d'extraits sonores d'une émission religieuse et un indénié sens de l'absurde servent fort bien la démarche du cinéaste. Cette représentation surréaliste de la vie de couple repose principalement sur le décalage qui existe entre la banalité du quotidien et la *théâtralisation* des rapports amoureux.

Les difficultés de communication entre les membres d'un couple constituent également le sujet du film de Julie Hivon: *Dans le parc avec toi*. Une référence explicite à *L'Étranger* d'Albert Camus témoigne élo-



Souvenirs de M. Klimb